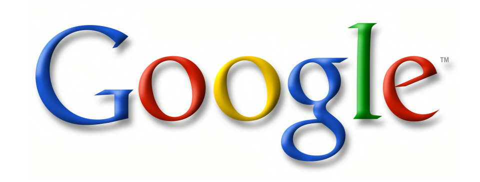






LA MÉROPE FRANÇAISE,

Par M. ARROUET DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION.

Hoc legite austeri, crimen amoris abest.



À PARIS;

Chez PRAULT Fils, Libraire, Quai de Conti, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilége du R



ACTEURS.

MÉROPE.

EGISTE.

POLIFONTE.

NARBAS.

EURICLÉS.

EROX.

ISMENIE.

La Scene est à Messene, dans le Palais de Mérope.



MÉROPE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MÉROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

GRANDE Reine, écartez ces horribles images ;
Goûtez des jours serains nés du sein des orages,
Les Dieux nous ont donné la victoire & la paix :
Ainsi que leur courroux, ressentez leurs bienfaits.
Messene, après quinze ans de guerres intestines,
Leve un front moins timide & sort de ses ruines.
Vos yeux ne verront plus tous ces Chefs ennemis,
Divisés d'intérêts & pour le crime unis,
Par les saccagemens, le sang & le ravage,
Du meilleur de nos Rois disputer l'héritage.
Nos Chefs, nos Citoyens rassemblés sous vos yeux,
Les organes des Loix, les Ministres des Dieux,
Vont, libres dans leur choix, décerner la Couronne :
Sans doute elle est à vous, si la vertu la donne ;
Vous seule avez sur nous d'irrévocables droits,
Vous, veuve de Cresfonte, & fille de nos Rois ;

Vous, que tant de constance, & quinze ans de misere,
Font encor plus auguste, & nous rendent plus chere;
Vous, pour qui tous les cœurs en sécret réünis.

MÉROPE.

Quoi! Narbas ne vient point! Reverrai-je mon fils?

ISMENIE.

Vous pouvez l'espérer; déja d'un pas rapide,
Vos esclaves, en foule, ont couru dans l'Elide;
La paix a de l'Elide ouvert tous les chemins;
Vous avez mis sans doute en de fidéles mains
Ce dépôt si sacré, l'objet de tant d'alarmes.

MÉROPE.

Me rendrez-vous mon fils, Dieux témoins de mes larmes?
Egiste est-il vivant? Avez-vous conservé
Cet Enfant malheureux, le seul que j'ai sauvé?
Ecartez loin de lui la main de l'homicide;
C'est votre fils, hélas! c'est le pur sang d'Alcide.
Abandonnerez-vous ce reste précieux
Du plus juste des Rois & du plus grand des Dieux,
L'image de l'époux, dont j'adore la cendre?

ISMENIE.

Mais, quoi! cet intérêt, & si juste, & si tendre,
De tout autre intérêt peut-il vous détourner?

MÉROPE.

Je suis mere, & tu peux encor t'en étonner?

ISMENIE.

Du sang dont vous sortez, l'auguste caractere
Sera-t'il effacé par cet amour de mere?
Son enfance étoit chere à vos yeux éplorés,
Mais vous avez peu vû ce fils que vous pleurez.

MÉROPE.

Mon cœur a vû toujours ce fils que je regrette;
Ses périls nourrissoient ma tendresse inquiette,
Un si juste intérêt s'accrut avec le tems.
Un mot seul de Narbas, depuis plus de quatre ans,
Vint dans la solitude, où j'étois retenue,
Porter un nouveau trouble à mon ame éperdue.
Egiste, écrivoit-il, mérite un meilleur sort;
Il est digne de vous, & des Dieux dont il sort:

En butte à tous les maux, sa vertu les surmonte :
Espérez tout de lui, mais craignez Polifonte.

ISMENIE.

De Polifonte au moins prévenez les desseins,
Laissez passer l'Empire en vos augustes mains.

MÉROPE.

L'Empire est à mon fils ; périsse la marâtre !
Périsse le cœur dur, de soi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix, dans le suprême rang,
Le barbare plaisir d'hériter de son sang ;
Si je n'ai plus de fils, que m'importe un Empire !
Que m'importe ce Ciel, ce jour que je respire ;
Je dûs y renoncer, alors que dans ces lieux
Mon époux fut trahi des mortels & des Dieux.
O perfidie ! ô crime ! ô jour fatal au monde !
O mort, toujours présente à ma douleur profonde !
J'entens encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris, sauvez le Roi, son épouse & ses fils.
Je vois ces murs sanglans, ces portes embrasées,
Sous ces lambris fumans, ces femmes écrasées ;
Ces esclaves fuyans le tumulte, l'effroi,
Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.
Là, nageant dans son sang, & couvert de poussiere,
Tournant encor vers moi sa mourante paupiere,
Cresfonte, en expirant, me serra dans ses bras ;
Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas,
Tendres & premiers fruits d'une union si chere,
Sanglans, & renversés sur le sein de leur pere,
A peine soulevoient leurs innocentes mains.
Hélas ! ils m'imploroient contre leurs assassins.
Egiste échappa seul, un Dieu prit sa défense.
Veille sur lui, grand Dieu, qui sauvas son enfance :
Qu'il vienne ; que Narbas le ramene à mes yeux,
Du fond de ces déserts, au rang de ses ayeux.
J'ai supporté quinze ans mes fers & son absence ;
Qu'il regne au lieu de moi, voilà ma récompense.

SCENE II.

MÉROPE, ISMENIE, EURICLE'S

MÉROPE.

Eh bien ! Narbas, mon fils ?

EURICLE'S.

Vous me voyez confus ;
Tant de pas, tant de ſoins ont été ſuperflus.
On a couru, Madame, aux rives du Penée,
Dans les champs d'Olimpie, aux murs de Salmonée ;
Narbas eſt inconnu ; le ſort dans ces climats,
Dérobe à tous les yeux la trace de ſes pas.

ME'ROPE.

Hélas ! Narbas n'eſt plus ; j'ai tout perdu, ſans doute.

ISMENIE.

Vous croyez tous les maux que votre ame redoute !
Peut-être ſur les bruits de cette heureuſe paix,
Narbas ramene un fils ſi cher à nos ſouhaits.

EURICLE'S.

Peut-être ſa tendreſſe, éclairée & diſcrete,
A caché ſon voyage, ainſi que ſa retraite :
Il veille ſur Egiſte, il craint ſes aſſaſſins,
Qui, du Roi votre Epoux, ont tranché les deſtins.
De leurs affreux complots il faut tromper la rage.
Autant que je l'ai pû, j'aſſure ſon paſſage ;
Et j'ai ſur ces chemins de carnage abreuvés,
Des yeux toujours ouverts, & des bras éprouvés.

ME'ROPE.

Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

EURICLE'S.

Hélas ! que peut pour vous ma triſte vigilance ?
On va donner ſon Trône ; en vain ma foible voix ;
Du ſang qui le fit naître a fait parler les droits.
L'injuſtice triomphe ; & ce Peuple, à ſa honte,
Au mépris de nos loix, panche vers Poliſonte.

MÉROPE

Et le sort jusques-là pourroit nous avilir ?
Mon fils, dans ses Etats reviendroit pour servir ?
Il verroit son sujet au rang de ses ancêtres ?
Le sang de Jupiter auroit ici des Maîtres ?
Je n'ai donc plus d'amis ? Le nom de mon époux,
Insensibles sujets, a donc péri pour vous ?
Vous avez oublié ses bienfaits & sa gloire.

EURICLÉS.

Le nom de votre époux est cher à leur mémoire;
On regrette Cresfonte, on le pleure, on vous plaint;
Mais la force l'emporte, & Polifonte est craint.

MÉROPE.

Ainsi donc, par mon Peuple en tout tems accablée,
Je verrai la justice à la brigue immolée;
Et le vil intérêt, cet arbitre du sort,
Vend toujours le plus foible aux crime du plus fort.
Allons, & rallumons dans ces ames timides
Ces regrets mal éteints du sang des Héraclides:
Flattons leur espérance, excitons leur amour;
Parlez, & de leur maître annoncez le retour.

EURICLÉS.

Je n'ai que trop parlé; Polifonte en alarmes,
Craint déja votre fils, & redoute vos larmes.
La fiere ambition dont il est dévoré,
Est inquiéte, ardente, & n'a rien de sacré.
S'il chassa les brigands de Pilos & d'Amphrise;
S'il a sauvé Messene, il croit l'avoir conquise.
Il agit pour lui seul, il veut tout asservir:
Il touche à la Couronne; & pour mieux la ravir,
Il n'est point de rempart que sa main ne renverse,
De loix qu'il ne corrompe, & de sang qu'il ne verse:
Ceux, dont la main cruelle égorgea votre époux,
Peut-être ne sont pas plus à craindre pour vous.

MÉROPE.

Quoi! Par-tout sous mes pas le sort creuse un abîme!
Je vois au-tour de moi, le danger & le crime!
Polifonte, un sujet de qui les attentats . . .

EURICLE'S.

Dissimulez, Madame, il porte ici ses pas.

SCENE III.

MEROPE, POLIFONTE.

POLIFONTE.

MAdame, il faut enfin que mon cœur se déploye ;
Ce bras qui vous servit, m'ouvre au trône une voye ;
Et les Chefs de l'Etat, tout prêts de prononcer,
Me font, entre nous deux, l'honneur de balancer.
Des Partis opposés, qui désoloient Messenes,
Qui versoient tant de sang, qui formoient tant de haines,
Il ne reste aujourd'hui que le vôtre & le mien.
Nous devons l'un à l'autre un mutuel soutien :
Nos ennemis communs, l'amour de la Patrie,
Le devoir, l'intérêt, la raison, tout nous lie :
Tout vous dit qu'un Guerrier, vengeur de votre époux,
S'il aspire à régner, peut aspirer à vous.
Je me connois ; je sçai que blanchi sous les armes,
Ce front triste & sévere a pour vous peu de charmes :
Je sçai que vos appas encor dans leur printems,
Pourroient s'effaroucher de l'hiver de mes ans ;
Mais la raison d'état connoît peu ces caprices,
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
Ne peuvent se couvrir que du bandeau des Rois.
Je veux le sceptre & vous, pour prix de mes exploits.
N'en croyez pas, Madame, un orgueil téméraire :
Vous êtes, de nos Rois, & la fille, & la mere ;
Mais l'état veut un maître ; & vous devez songer,
Que pour garder vos droits il les faut partager.

MÉ'ROPE.

Le Ciel, qui m'accabla du poids de sa disgrace ;
Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
Sujet de mon époux, vous m'osez proposer
De trahir sa mémoire & de vous épouser ?
Moi, j'irois, de mon fils, le seul bien qui me reste,

Déchirer

Déchirer avec vous l'héritage funeste?
Je mettrois en vos mains sa mere & son état;
Et le bandeau des Rois sur le front d'un Soldat?

POLIFONTE.

Un Soldat tel que moi, peut justement prétendre
A gouverner l'Etat, quand il l'a sçu défendre.
Le premier qui fut Roi, fut un Soldat heureux:
Qui sert bien son païs, n'a pas besoin d'ayeux.
Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie:
Ce sang est épuisé, versé pour la Patrie:
Ce sang coula pour vous; &, malgré vos refus,
Je croi valoir au moins les Rois que j'ai vaincus;
Et je n'offre, en un mot, à votre âme rebelle,
Que la moitié d'un trône, où mon parti m'appelle.

MEROPE.

Un parti! Vous, barbare, au mépris de nos loix!
Est-il d'autre parti que celui de vos Rois?
Est-ce là cette foi si pure & si sacrée,
Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée?
La foi que vous devez à ces mânes trahis,
A sa veuve éperduë, à son malheureux fils,
A ces Dieux dont il sort, & dont il tient l'Empire?

POLIFONTE.

Il est encor douteux si votre fils respire;
Mais quand du sein des morts il viendroit en ces lieux,
Redemander son trône à la face des Dieux;
Ne vous y trompez pas, Messene veut un Maître
Eprouvé par le tems, digne en effet de l'être;
Un Roi qui la défende; & j'ose me flatter
Que le vengeur du trône a seul droit d'y monter.
Egiste, jeune encor, & sans expérience,
Etaleroit en vain l'orgueil de sa naissance:
N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien diférent, ce trône est acheté.
Le droit de commander n'est plus un avantage.
Transmis par la nature, ainsi qu'un héritage,
C'est le fruit des travaux, & du sang répandu;
C'est le prix du courage, & je crois qu'il m'est dû.
Souvenez-vous du jour, où vous futes surprise

Par ces lâches brigands de Pilos & d'Amphrise :
Revoyez votre époux, & vos fils malheureux,
Presque en votre présence, assassinés par eux :
Revoyez-moi, Madame, arrêtant leur furie,
Chassant vos ennemis, défendant la Patrie :
Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés :
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez.
Voilà mes droits, Madame, & mon rang & mon titre ;
La valeur fit ces droits, le ciel en est l'arbitre.
Que votre fils revienne ; il apprendra sous moi,
Les leçons de la gloire, & l'art de vivre en Roi :
Il verra si mon front soutiendra la Couronne.
Le sang d'Alcide est beau, mais n'a rien qui m'étonne.
Je recherche un honneur, & plus noble, & plus grand :
Je songe a ressembler au Dieu dont il descend :
En un mot, c'est à moi de défendre la mere,
Et de servir au fils, & d'exemple, & de pere.

ME' R O P E.

N'affectez point ici des soins si généreux,
Et cessez d'insulter à mon fils malheureux.
Si vous osez marcher sur les traces d'Alcide,
Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
Ce Dieu dont vous seriez l'injuste successeur,
Vengeur de tant d'Etats, n'en fut point ravisseur.
Imitez sa justice, ainsi que sa vaillance :
Défendez votre Roi, secourez l'innocence :
Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,
Et méritez sa mere, à force de vertu :
Dans ces murs relevés, rappellez votre maître ;
Alors, jusques à vous je descendrois peut-être.
Je pourrois m'abaisser, mais je ne peux jamais
Devenir la complice, & le prix des forfaits.

SCENE IV.

POLIFONTE, EROX.

EROX.

SEigneur, attendez-vous que ſon ame fléchiſſe?
Ne pouvez-vous régner qu'au gré de ſon caprice?
Vous avez ſçu du trône applanir le chemin;
Et pour vous y placer, vous attendez ſa main?

POLIFONTE.

Entre ce trône & moi, je vois un précipice;
Il faut que ma fortune y tombe, ou le franchiſſe.
Mérope attend Egiſte; & le peuple, aujourd'hui,
Si ſon fils reparoît, peut ſe tourner vers lui.
En vain, quand j'immolai ſon pere, & ſes deux freres,
De ce trône ſanglant je m'ouvris les barrieres:
En vain, de ce Palais, où la ſédition
Rempliſſoit tout d'horreur & de confuſion,
Ma fortune a permis qu'un voile heureux & ſombre
Couvrît mes attentats du ſecret de ſon ombre:
En vain du ſang des Rois, dont je fus l'oppreſſeur,
Les peuples abuſés m'ont crû le défenſeur.
Nous touchons au moment, où mon ſort ſe décide:
S'il reſte un rejetton de la race d'Alcide;
Si ce fils, tant pleuré, dans Meſſene eſt produit,
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Crois-moi, ces préjugés de ſang & de naiſſance
Revivront dans les cœurs, y prendront ſa défenſe;
Le ſouvenir du peré, & cent Rois pour ayeux;
Cet honneur prétendu, d'être iſſu de nos Dieux;
Les cris, le déſeſpoir d'une mere éplorée,
Détruiront ma puiſſance encor mal aſſurée.
Egiſte eſt l'ennemi dont il faut triompher:
Jadis dans ſon berceau je voulus l'étouffer:
De Narbas, à mes yeux, l'adroite diligence,
Aux mains qui me ſervoient, arracha ſon enfance:
Narbas, depuis ce tems, errant loin de ces bords,

A bravé ma recherche, a trompé mes efforts.
J'arrêtois ses courriers, ma juste prévoyance,
De Mérope & de lui, rompit l'intelligence.
Mais je connois le sort ; il peut se démentir ;
De la nuit du silence un secret peut sortir ;
Et des Dieux, quelquefois la longue patience,
Fait sur nous, à pas lents, descendre la vengeance,

EROX.

Ah ! livrez-vous, sans crainte, à vos heureux destins ;
La prudence est le Dieu qui veille à vos desseins.
Vos ordres sont suivis : déja vos satellites,
D'Elide & de Messene occupent les limites.
Si Narbas reparoît, si jamais à leurs yeux
Narbas raméne Egiste, ils périssent tous deux.

POLIFONTE.

Mais, me répons-tu bien de leur aveugle zéle ?

EROX.

Vous les avez guidez par une main fidéle :
Aucun d'eux ne connoit ce sang qui doit couler,
Ni le nom de ce Roi qu'ils doivent immoler.
Narbas leur est dépeint comme un traître, un transfuge,
Un criminel errant qui démande un refuge ;
L'autre, comme un esclave & comme un meurtrier,
Qu'à la rigueur des loix il faut sacrifier.

POLIFONTE.

Eh bien, encore ce crime ! Il m'est trop nécessaire ;
Mais en perdant le fils, j'ai besoin de la mere ;
J'ai besoin d'un himen utile à ma grandeur,
Qui détourne de moi le nom d'usurpateur ;
Qui fixe enfin les vœux de ce Peuple infidéle ;
Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.
Je lis aux fond des cœurs ; à peine ils sont à moi :
Echauffés par l'espoir, ou glacés par l'effroi,
L'intérêt me les donne ; il les ravit de même.
Toi, dont le sort dépend de ma grandeur suprême,
Appui de mes projets, par tes soins dirigés,
Erox, vas réunir les esprits partagés ;
Que l'avare, en secret, te vende son suffrage ;
Assure au Courtisan ma faveur en partage ;

Du lâche qui balance, échauffe les esprits;
Promets, donne, conjure, intimide, éblouis,
Ce fer, aux pieds du trône, en vain m'a sçu conduire,
C'est encor peu de vaincre, il faut sçavoir séduire :
Flatter l'hydre du Peuple, au frein l'accoutumer;
Et pousser l'art enfin jusqu'à m'en faire aimer.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MEROPE, EURICLE'S, ISMENIE.

MEROPE.

QUoi! l'univers se tait sur le destin d'Egiste!
Je n'entens que trop bien ce silence si triste.
Aux frontiéres d'Elide, enfin, n'a-t'on rien sçû?

EURICLE'S.

On n'a rien découvert; & tout ce qu'on a vû,
C'est un jeune étranger, de qui la main sanglante,
D'un meurtre encor récent paroissoit dégoutante.
Enchaîné par mon ordre, on l'améne au Palais.

MÉROPE.

Un meurtre! Un inconnu! Qu'a-t'il fait, Euriclés?
Quel sang a-t'il versé? Vous me glacez de crainte!

EURICLÉS.

Triste effet de l'amour dont votre ame est atteinte.
Le moindre événement vous porte un coup mortel.
Tout sert à déchirer un cœur trop maternel :
Tout fait parler en vous la voix de la nature;

Mais de ce meurtrier la commune avanture
N'a rien dont vos esprits doivent être agités.
De crimes des brigands ces bords sont infectés.
C'est le fruit malheureux de nos guerres civiles.
La Justice est sans force, & nos champs & nos Villes
Redemandent aux Dieux trop long-tems négligés,
Le sang des citoyens, l'un par l'autre égorgés.
Ecartez des terreurs dont le poids vous afflige.

MÉROPE.

Quel est cet inconnu ? Répondez-moi, vous dis-je !

EURICLE'S.

C'est un de ces mortels du sort abandonnés,
Nourris dans la bassesse, aux travaux condamnés;
Un malheureux sans nom, si l'on croit l'apparence.

MEROPE.

N'importe ; quel qu'il soit, qu'il vienne en ma présence.
Le témoin le plus vil, & les moindres clartés,
Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
Peut-être j'en croi trop le trouble qui me presse;
Mais ayez-en pitié, respectez ma foiblesse:
Mon cœur a tout à craindre, & rien à négliger.
Qu'il vienne, je le veux, je veux l'interroger.

EURICLE'S.

(à Ismênie.)

Vous serez obéïe. Allez, & qu'on l'amene ;
Qu'il paroisse à l'instant aux regards de la Reine.

MEROPE.

Je sens que je vais prendre une inutile soin.
Mon désespoir m'aveugle, il m'emporte trop loin.
Vous sçavez s'il est juste. On comble ma misere;
O détrône le fils, on outrage la mere.
Polifonte abusant de mon triste destein,
Ose enfin s'oublier jusqu'à m'offrir sa main.

EURICLE'S.

Vos malheurs sont plus grands que vous ne pouvez croire.
Je sçai que cet himen offense votre gloire :
Mais je voi qu'on l'exige ; & le sort irrité
Vous fait de cet opprobre une nécessité.
C'est un cruel parti, mais c'est le seul peut-être,

Qui pourroit conserver le trône à son vrai maître.
Tel est le sentiment des Chefs & des Soldats ;
Et l'on croit . . . .

ME'ROPE.

Non, mon fils ne le souffriroit pas.
L'exil, où son enfance a langui condamnée,
Lui seroit moins affreux que ce lâche himenée.

EURICLE'S.

Il le condamneroit, si paisible en son rang,
Il n'en croyoit ici que les droits de son sang ;
Mais si par les malheurs son ame étoit instruite ;
Sur ses vrais intérêts s'il régloit sa conduite ;
De ses tristes amis s'il consultoit la voix,
Et la nécessité, souveraine des loix,
Il verroit que jamais sa malheureuse mere
Ne lui donna d'amour une marque plus chere.

ME'ROPE.

Ah ! Que me dites-vous !

EURICLE'S

De dures vérités ;
Que m'arrachent mon zéle & vos calamités.

ME'ROPE.

Quoi ! vous me demandez que l'intérêt surmonte
Cette invincible horreur que j'ai pour Polifonte !
Vous, qui me l'avez peint de si noires couleurs !

EURICLE'S.

Je l'ai peint dangereux ; je connois ses fureurs ;
Mais il est tout-puissant ; mais rien ne lui résiste :
Il est sans héritier, & vous aimez Egiste.

MEROPE.

Ah ! c'est ce même amour, à mon cœur précieux,
Qui me rend Polifonte encore plus odieux.
Que parlez-vous toujours, & d'himen & d'Empire ?
Parlez-moi de mon fils, dites-moi s'il respire.
Cruel ! Apprenez-moi . . . . .

EURICLE'S.

Voici cet étranger,
Que vos tristes soupçons brûloient d'interroger.

SCENE III.

MEROPE, EURICLE'S, EGISTE *enchaîné*, ISMENIE, GARDES.

EGISTE, *dans le fond du Théâtre, à Ismènie.*

Est-ce là cette Reine auguste & malheureuse ?
Celle de qui la gloire & l'infortune affreuse
Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts ?

ISMENIE.

Rassurez-vous, c'est elle.

EGISTE.

O Dieu de l'Univers !
Dieu qui formas ses traits, veille sur ton image :
La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

MEROPE.

C'est là ce meurtrier ? Se peut-il qu'un mortel,
Sous des dehors si doux, ait un cœur si cruel ?
Approche, malheureux, & dissipe tes craintes :
Répons-moi, de quel sang tes mains sont-elles teintes ?

EGISTE.

O Reine ! Pardonnez. Le trouble, le respect,
Glacent ma triste voix tremblante à votre aspect.
(*à Euriclés*)
Mon ame, en sa présence, étonnée, attendrie . . . .

MEROPE.

Parle. De qui ton bras a-t'il tranché la vie ?

EGISTE.

D'une jeune audacieux, que les arrêts du sort
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.

MEROPE.

D'un jeune homme ! Mon sang s'est glacé dans mes veines.
Eh ! . . . . T'étoit-il connu ?

EGISTE.

Non : les champs de Messenes
Ses murs, leurs citoyens, tout est nouveau pour moi.

MEROPE.

MÉROPE.

Quoi ! ce jeune inconnu s'est armé contre toi ;
Tu n'aurois employé qu'une juste défense ?

EGISTE.

J'en atteste le Ciel, il sçait mon innocence.
Aux bords de la Pamise, en un Temple sacré ;
Où l'un de vos ayeux, Hercule, est adoré,
J'osois prier, pour vous, ce Dieu vengeur des crimes ;
Je ne pouvois offrir, ni présens, ni victimes :
Né dans la pauvreté, j'offrois de simples vœux,
Un cœur pur & soumis, présent des malheureux.
Il sembloit que le Dieu, touché de mon hommage ;
Au-dessus de moi-même, élevât mon courage.
Deux inconnnus, armés m'ont abordé soudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin.
Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide ?
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide ?
L'un & l'autre, à ces mots, ont levé le poignard ;
Le ciel m'a secouru dans ce triste hazard ;
Cette main, du plus jeune, a puni la furie ;
Percé de coups, Madame, il est tombé sans vie :
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil assassin.
Et moi, je l'avouerai, de mon sort incertain,
Ignorant de quel sang j'avois rougi la terre ;
Craignant d'être puni d'un meutre involontaire ;
J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté,
Je fuyois ; vos soldats m'ont bien-tôt arrêté :
Ils ont nommé Mérope, & j'ai rendu les armes.

EURICLÉS.

Eh ! Madame, d'où vient que vous versez des larmes ?

MÉROPE.

Te le dirai-je ! Helas ! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendrissoit, tout mon cœur s'est troublé.
Cresfonte . . . ô Ciel . . . j'ai crû que . . . j'en rougis de honte !
Oui, j'ai crû démêler quelque traits de Cresfonte.
Jeux cruels du hazard, en qui me montrez-vous
Une si fausse image, & des raports si doux ?
Affreux ressouvenir, quel vain songe m'abuse ?

EURICLÉS.

Rejettez donc, Madame un ſoupçon qui l'accuſe ;
Il n'a rien d'un barbare, & rien d'un impoſteur.

ME' ROPE.

Les Dieux ont ſur ſon front imprimé la candeur.
Demeurez. En quel lieu le Ciel vous fit-il naître ?

EGISTE.

En Elide.

MÉROPE.

Qu'entends-je ! En Elide ! Ah ! peut-être ....
L'Elide ... répondez ... Narbas vous eſt connu ;
Le nom d'Egiſte, au moins, juſqu'à vous eſt venu.
Quel étoit votre état, votre rang, votre pere ?

EGISTE.

Mon pere eſt un viellard accablé de miſere ;
Policlete eſt ſon nom ; mais Egiſte, Narbas,
Ceux dont vous me parlez, je ne le connois pas.

MÉROPE.

O Dieux ? vous vous jouez d'une triſte mortelle.
J'avois de quelque eſpoir une foible éteincelle ;
J'entrevoyois le jour, & mes yeux affligés,
Dans la profonde nuit ſont déja replongés.
Et quel rang vos parens tiennent-ils dans la Gréce ?

EGISTE.

Si la vertu ſuffit pour faire la nobleſſe,
Ceux dont je tiens le jour, Policlete, Sirris,
Ne ſont point des mortels dignes de vos mépris :
Leur ſort les avilit ; mais leur ſage conſtance
Fait reſpecter en eux l'honorable indigence.
Sous ſes ruſtiques toits, mon pere vertueux,
Fait le bien, ſuit les loix, & ne craint que les Dieux.

MÉROPE.

Chaque mot qu'il me dit, eſt plein de nouvaux charmes.
Pourquoi donc le quitter, pourquoi cauſer ſes larmes ?
Sans doute, il eſt affreux d'être privé d'un fils.

EGISTE.

Un vain déſir de gloire a ſéduit mes eſprits.
On me parloit ſouvent des troubles de Meſſene ;
Des malheurs dont le Ciel avoit frapé la Reine,

Sur tout de ses vertus dignes d'un autre prix :
Je me sentois ému par ces tristes récits :
De l'Elide, en secret, dédaignant la molesse,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse,
Servir sous vos drapeaux, & vous offrir mon bras :
Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.
Ce faux instinct de gloire égara mon courage;
A mes parens flétris sous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé les secours :
C'est ma premiere faute, elle a troublé mes jours.
Le Ciel m'en a puni : le Ciel inéxorable,
M'a conduit dans le piége & m'a rendu coupable.

MÉROPE.

Il ne l'est point; j'en croi son ingénuité :
Le mensonge n'a point cette simplicité.
Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante;
C'est un infortuné que le Ciel me présente.
Il suffit qu'il soit homme, & qu'il soit malheureux.
Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
Il me rappelle Egiste; Egiste est de son âge :
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, & par tout rebuté,
Il souffre le mépris qui fuit la pauvreté.
L'opprobre avilit l'ame, & flétrit le courage.
Pour le sang de nos Dieux, quel horrible partage !
Si du moins . . .

SCE'NE III.

MÉROPE, EGISTE, EURICLE'S, ISMENIE.

ISMENIE.

AH ! Madame, entendez-vous ces cris ?
Sçavez-vous bien ? . . .

MÉROPE.

Quel trouble alarme tes esprits ?

ISMENIE.

Polifonte l'emporte; & nos Peuples volages,

A son ambition prodiguent leurs suffrages.
Il est Roi ; c'en est fait.

EGISTE.

J'avois crû que les Dieux
Auroient placé Mérope au rang de ses ayeux.
Dieux ! Que plus on est grand, plus vos coups sont à craindre :
Errant, abandonné, je suis le moins à plaindre.
Tout homme a ses malheurs.

(On emméne Egiste.)

EURICLE'S, *à Merope.*

Je vous l'avois prédit ;
Vous avez trop bravé son offre & son crédit.

ME'ROPE.

Je vois toute l'horreur de l'abîme ou nous sommes.
J'ai mal connu les Dieux, j'ai mal connu les hommes.
J'en attendois justice : ils la refusent tous.

EURICLE'S.

Permettez que du moins j'assemble autour de vous,
Ce peu de nos amis, qui, dans un tel orage,
Pourroient encor sauver les débris du naufrage,
Et vous mettre à l'abri des nouveaux attentats,
D'un maître dangereux & d'un Peuple d'ingrats.

SCENE IV.

MÉROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

L'Etat n'est point ingrat ; Non, Madame, on vous aime,
On vous conserve encor l'honneur du diadême :
On veut que Polifonte, en vous donnant la main,
Semble tenir de vous le pouvoir souverain.

MÉROPE.

On ose me donner au tiran qui me brave ;
On a trahi le fils, on fait la mere esclave.

ISMENIE.

Le Peuple vous rapelle au rang de vos ayeux.
Suivez sa voix, Madame, elle est la voix des Dieux.

MÉ'ROPE.

Inhumaine, tu veux que Mérope, avilie,
Rachete un vain honneur, à force d'infamie.

SCENE V.

MÉ'ROPE, EURICLE'S, ISMENIE, EROX, *Gardes de Polifonte*,

EURICLE'S.

Madame, je reviens en tremblant, devant vous;
Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups:
Rappellez votre force à ce dernier outrage.

MÉ'ROPE.

Je n'en ai plus, les maux ont lassé mon courage;
Mais, n'importe; parlez.

EURICLE'S.

C'en est fait; & le sort...
Je ne puis achever.

MÉ'ROPE

Quoi! Mon fils?

EURICLE'S.

Il est mort,
Il est trop vrai; déja cette horrible nouvelle
Consterne vos amis, & glace tout leur zéle.

MÉ'ROPE.

Mon fils est mort!

ISMENIE.

O Dieux!

EURICLE'S.

D'indignes assassins,
Des piéges de la mort, ont semé les chemins.
Le crime est consommé.

MÉ'ROPE.

Quoi! ce jour que j'aborrhe;

Ce ſoleil luit pour moi ! Mérope vit encore ?
Il n'eſt plus. Quelles mains ont déchiré ſon flanc ?
Quel monſtre a répandu les reſtes de mon ſang ?

EURICLE'S.

Hélas ! Cet étranger ! Ce ſéducteur impie,
Dont nous-même admirions la vertu pourſuivie,
Pour qui tant de pitié naiſſoit dans votre ſein,
Lui que vous protégiez !

ME'ROPE.

Ce monſtre eſt l'aſſaſſin !

EURICE'S.

Oui, Madame, on en a des preuves trop certaines ;
On vient de découvrir, de mettre dans les chaînes,
Deux de ſes compagnons, qui, cachés parmi nous,
Cherchoient encor Narbas échappé de leurs coups.
Celui, qui ſur Egiſte a mis ſes mains hardies,
A pris de votre fils les dépouilles chéries ;

(*On apporte cette Armure dans le fond du Théâtre.*)

L'Armure que Narbas emporta de ces lieux :
Le traître avoit jetté ces gages précieux,
Pour n'être point connu par ces marques ſanglantes.

ME'ROPE.

Ah ! Que me dites-vous ! Mes mains, ces mains tremblantes,
En armerent Cresfonte, alors que de mes bras,
Pour la premiere fois il courut aux combats !
O dépouille trop chére, en quelles mains livrée !
Quoi ! Ce monſtre avoit pris cette Armure ſacrée ?

EURICLE'S.

Celle qu'Egiſte même apportoit en ces lieux.

ME'ROPE.

Et teinte de ſon ſang, on la montre à mes yeux !
Ce Vieillard qu'on a vû dans le Temple d'Alcide ?

EURICLE'S.

C'étoit Narbas ; c'étoit ſon déplorable guide.
Poliſonte l'avoue.

ME'ROPE.

Affreuſe verité.

Hélas de l'aſſaſſin le bras enſanglanté,

Pour dérober aux yeux ſon crime & ſon parjure;
Donne à mon fils ſanglant, les flots pour ſépulture.
Je vois tout. O mon fils, quel horrible deſtin!

EURICLE'S.

Voulez-vous tout ſçavoir de ce lâche aſſaſſin?

SCENE VI.

MEROPE, EGISTE, ISMENIE, EROX.

EROX.

Madame, par ma voix, permettez que mon Maître,
Trop dédaigné de vous, trop méconnu, peut-être,
Dans ces cruels momens, vous offre ſon ſecours.
Il a ſçû que d'Egiſte on a tranché les jours;
Et cette part qu'il prend aux malheurs de la Reine.

MEROPE.

Il y prend part, Erox, & je le crois ſans peine;
Il en jouit du moins, & les deſtins l'ont mis
Au trône de Cresfonte, au trône de mon fils.

EROX.

Il vous offre ce trône, agréez qu'il partage
De ce fils, qui n'eſt plus, le ſanglant héritage;
Et que dans vos malheurs, il mette à vos genoux,
Un front que la Couronne a fait digne de vous;
Mais il faut, dans mes mains, remettre le coupable,
Le droit de le punir, eſt un droit reſpectable:
C'eſt le devoir des Rois; le glaive de Thémis
Ce grand ſoutien du trône, à lui ſeul eſt commis;
A vous, comme à ſon Peuple, il veut rendre juſtice;
Le ſang des aſſaſſins eſt le vrai ſacrifice
Qui doit de votre himen enſanglanter l'autel.

MEROPE.

Non, je veux que ma main porte le coup mortel.
Si Poliſonte eſt Roi, je veux que ſa puiſſance
Laiſſe à mon déſeſpoir le ſoin de ma vengeance.

Qu'il régne ; qu'il posséde, & mes biens ; & mon rang ;
Tout l'honneur que je veux, c'est de venger mon sang.
Ma main est à ce prix ; allez, qu'il s'y prépare :
Je la retirerai du sein de ce barbare,
Pour la porter fumante aux autels de nos Dieux.

EROX.

Le Roi, n'en doutez point, va remplir tous vos vœux.
Croyez qu'à vos regrets son cœur sera sensible.

SCENE VII.

MEROPE, EURICLE'S, ISMENIE.

ME'ROPE.

Non, ne m'en croyez point ; non, cet himen horrible,
Cet himen, que je crains ne s'accomplir pas.
Au sein du meurtrier j'enfoncerai mon bras ;
Mais ce bras, à l'instant m'arrachera la vie.

EURICLE'S.

Madame, au nom des Dieux...

ME'ROPE.

Ils m'ont trop poursuivie.
Irai-je à leurs autels, objet de leur courroux,
Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux ?
Joindre un sceptre étranger au sceptre de mes peres ;
Et les flambeaux d'himen aux flambeaux funeraires ?
Moi vivre, moi, lever mes regards éperdus
Vers ce Ciel outragé, que mon fils ne voit plus ?
Sous un maître odieux, dévorant ma tristesse,
Attendre dans les pleurs une affreuse vieillesse ?
Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La vie est un opprobre, & la mort un devoir.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NARBAS.

O DOULEUR! O regrets! O vieilleſſe peſante!
Je n'ai pû retenir cette fougue imprudente,
Cette ardeur d'un Géros, ce courage emporté,
S'indignant dans mes bras de ſon obſcurité.
Je l'ai perdu; la mort me l'a ravi, peut-être.
De quel front aborder la mere de mon maître?
Quels maux ſont en ces lieux accumulés ſur moi?
Je reviens ſans Egiſte, & Poliſonte eſt Roi!
Cet heureux artiſan de fraudes & de crimes;
Cet aſſaſſin farouche, entouré de victimes,
Qui nous perſécutant de climats en climats,
Séma par tout la mort attachée à nos pas.
Il régne, il affermit le trône qu'il profane!
Il y jouit en paix du Ciel qui le condamne.
Dieux! Cachez mon retour à ſes yeux pénétrans.
Dieux! Dérobez Egiſte au fer de ſes tyrans.
Guidez-moi vers ſa mere, & qu'à ſes pieds je meure.
Je vois, je réconnois cette triſte demeure,
Où le meilleur des Rois a reçu le trépas,
Où ſon fils tout ſanglant fut ſauvé dans mes bras.
Hélas! après quinze ans d'exil & de miſére,
Je viens couter encor des larmes à ſa mere.
A qui me déclarer? Je cherche dans ces lieux
Quelque ami, dont la main me conduiſe à ſes yeux.
Aucun ne ſe préſente à ma débile vûë.
Je vois près d'une tombe une foule éperdue:
J'entens des cris plaintifs. Hélas! dans ce Palais
Un Dieu perſécuteur habite pour jamais.

SCENE II.

NARBAS, ISMENIE, *suivans de la Reine dans le fond du Théatre, où l'on découvre le tombeau de Cresfonte.*

ISMENIE.

Quel eſt cet inconnu, dont la vûe indiſcrette
Oſe troubler la Reine, & percer ſa retraite ?
Eſt-ce de nos tyrans quelque miniſtre affreux,
Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux ?

NARBAS.

Oh! Qui que vous ſoyez, excuſez mon audace ;
C'eſt un infortuné qui demande une grace.
Il peut ſervir Mérope ; il voudroit lui parler.

ISMENIE.

Ah ! Quel tems prenez-vous pour oſer la troubler ?
Reſpectez la douleur d'une mere éperdue ;
Malheureux étranger, n'offenſez point ſa vûe.
Eloignez-vous.

NARBAS.

Hélas ! Au nom des Dieux vengeurs,
Accordez cette grace à mon âge, à mes pleurs.
Je ne ſuis point, Madame, étranger dans Meſſene ;
Croyez, ſi vous ſervez, ſi vous aimez la Reine,
Que mon cœur, à ſon ſort attaché comme vous,
De ſa longue infortune a ſenti tous les coups.
Quelle eſt donc cette tombe en ces lieux élevée,
Que j'ai vû de vos pleurs en ce moment lavée ?

ISMENIE

C'eſt la tombe d'un Roi, des Dieux abandonné,
D'un Héros, d'un époux, d'un Pere infortuné,
De Cresfonte.

NARBAS *allant vers le tombeau.*

O mon maître ! ô cendres que j'adore !

ISMENIE.

L'épouſe de Cresfonte eſt plus à plaindre encore.

NARBAS

Quels coups auroient comblé ſes malheurs inouis ?

ISMENIE.

Le coup le plus terrible ; on a tué son fils.

NARBAS.

Son fils, Egiste, ô Dieux ! le malheureux Egiste !

ISMENIE.

Nul mortel en ces lieux n'ignore un sort si triste.

NARBAS.

Son fils ne seroit plus ?

ISMENIE.

Un barbare assassin,
Aux portes de Messene a déchiré son sein.

NARBAS.

O désespoir ! ô mort que ma crainte a prédite !
Il est assassiné ; Mérope en est instruite ?
Ne vous trompez-vous pas ?

ISMENIE.

Des signes trop certains
Ont éclairé nos yeux sur ces affreux destins.
C'est vous en dire assez ; sa perte est assurée.

NARBAS.

Quel fruit de tant de soins !

ISMENIE.

Au désepoir livrée,
Mérope va mourir ; son courage est vaincu :
Pour son fils seulement Mérope avoit vécu.
Des nœuds qui l'arrêtoient, sa vie est dégagée :
Mais avant de mourir elle sera vengée ;
Le sang de l'assassin, par sa main doit couler ;
Au tombeau de Cresfonte elle va l'immoler.
Le Roi qui l'a permis, cherche à flatter sa peine ;
Un de siens en ces lieux doit aux pieds de la Reine
Amener à l'instant ce lâche meurtrier,
Qu'au sang d'un fils si cher on va sacrifier.
Mérope cependant dans sa douleur profonde,
Veut de ce lieu funeste écarter tout le monde.

NARBAS *en s'en allant*.

Hélas ! S'il est ainsi, pourquoi me découvrir ?
Aux pieds de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

SCENE III.

ISMENIE *seule.*

CE viellard eſt ſans doute un citoyen fidéle;
Il pleure, il ne craint point de marquer un vrai zéle :
Il pleure; & tout le reſte, eſclave des tyrans,
Détourne loin de nous des yeux indiférens,
Quel ſi grand intérêt prend-il à nos alarmes?
La tranquille pitié fait verſer moins de larmes.
Il montroit pour Egiſte un cœur trop paternel!
Hélas! Courons à lui... Mais, quel objet cruel!

SCENE IV.

MEROPE, ISMENIE, EURICLE'S, ÉGISTE *enchaîné*, GARDES, SACRIFICATEURS.

MEROPE *auprès du tombeau.*

OU'on amene à mes yeux cette horrible victime.
Inventons des tourmens qui ſoient égaux au crime.
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

EGISTE.

On m'a vendu bien cher un inſtant de faveur.
Secourez-moi, grands Dieux! à l'innocent propices.

EURICLES.

Avant que d'expirer, qu'il nomme ſes complices.

MEROPE *avançant.*

Oui ſans doute il le faut. Monſtre; Qui t-a porté
A ce comble de crime, à tant de cruauté?
Que t'ai-je fait!

EGISTE.

Les Dieux qui vengent le parjure;

Sont témoins si ma bouche a connu l'imposture.
J'avois dit à vos pieds la simple vérité;
J'avois déja fléchi votre cœur irrité;
Vous étendiez sur moi votre main protectrice.
Qui peut avoir si-tôt lassé votre justice?
Et quel est donc ce sang qu'a versé mon erreur?
Quel nouvel interêt vous parle en sa faveur?

MEʼROPE.

Quel intérêt? Barbare!

EGISTE.

Hélas! sur son visage
J'entrevois de la mort la douloureuse image:
Que j'en suis attendri! J'aurois voulu cent fois
Racheter de mon sang l'état où je la vois.

MEʼROPE.

Le cruel! A quel point on l'instruisit à feindre!
Il m'arrache la vie, & semble encore me plaindre.

(Elle se rejette dans le bras d'Ismenie.)

EURICLEʼS.

Madame, vengez-vous, & vengez à la fois,
Les loix & la nature, & le sang de nos Rois.

EGISTE.

A la cour de ces Rois telle est donc la justice?
On m'accueille, on me flatte, on résout mon supplice.
Quel destin m'arrachoit à mes tristes forêts!
Vieillard infortuné, quels seront vos regrets!
Mere trop malheureuse, & dont la voix si chere
M'avoit prédit....

MEROPE.

Barbare! Il te reste une mere!
Je serois mere encore, sans toi, sans ta fureur.
Tu m'as ravi mon fils.

EGISTE.

Si tel est mon malheur:
S'il étoit votre fils, je suis trop condamnable;
Mon cœur est innocent, mais ma main est coupable.
Que je suis malheureux! Le ciel sçait qu'aujourd'hui
J'aurois donné ma vie & pour vous, & pour lui.

MEROPE.

Quoi, traître ! Quand ta main lui ravit cette Armure...,

EGISTE.

Elle eſt à moi.

MEROPE.

Comment ? Que dis-tu !

EGISTE.

Je vous jure,
Par vous, par ce cher fils, par vos divins ayeux,
Que mon pere en mes mains mit ce don précieux.

MÉROPE.

Qui ? Ton pere ? En Elide ? En quel trouble il me jette !
Son nom ? Parle : répons.

EGISTE.

Son nom eſt Policlete :
Je vous l'ai déja dit.

MEROPE.

Tu m'arraches le cœur.
Quelle indigne pitié ſuſpendoit ma fureur ?
C'en eſt trop ; ſecondez la rage qui me guide,
Qu'on traîne à ce tombeau ce monſtre, ce perfide.
Manes de mon cher fils, mes bras enſanglantés

NARBAS *paroiſſant avec précipitation.*

Qu'allez-vous faire ? O Dieux !

MEROPE.

Qui m'appelle ?

NARBAS.

Arrêtez.
Hélas ! il eſt perdu ſi je nomme ſa mere,
S'il eſt connu.

MEROPE.

Meurs, traître.

NARBAS.

Arrêtez.

EGISTE, *levant les yeux vers Narbas.*

O mon pere !

MEROPE.

Son pere !

EGISTE, *à Narbas.*

Hélas ! Que vois-je ? Où portez-vous vos pas ?
Venez-vous être ici témoin de mon trépas ?

NARBAS.

Ah ! Madame, empêchez qu'on acheve le crime.
Euriclés, écoutez, écartez la victime;
Que je vous parle.

EURICLE'S *emmene Egiste, & ferme le fond du Théâtre.*

O Ciel !

MEROPE, *s'avançant.*

Vous me faites trembler !
J'allois venger mon fils.

NARBAS, *se jettant à genoux.*

Vous alliez l'immoler.
Egiste . . . . .

MEROPE, *laissant tomber le poignard.*

Eh bien ! Egiste ?

NARBAS

O Reine infortunée !
Celui dont votre main tranchoit la destinée,
C'est Egiste . . . .

ME'ROPE.

Il vivroit ?

NARBAS.

C'est lui, c'est votre fils.

MEROPE, *tombant dans les bras d'Ismenie.*

Je me meurs !

ISMENIE.

Dieux puissans !

NARBAS, *à Ismenie.*

Rapellez ses esprits.
Hélas ! ce juste excès de joie & de tendresse,
Ce trouble si soudain, ce remords qui la presse,
Vont consumer ses jours usés par la douleur.

MEROPE, *revenant à elle.*

Ah, Narbas ! Est-ce vous ? Est-ce un songe trompeur ?
Quoi ! C'est vous ? C'est mon fils ? Qu'il vienne, qu'il paroisse.

NARBAS.

Redoutez, renfermez cette juste tendresse.
(*à Ismenie.*)
Vous, cachez à jamais ce secret important;
Le salut de la Reine & d'Egiste en dépend.

ME'ROPE.

Ah! Quel nouveau danger empoisonne ma joie?
Cher Egiste! Quel Dieu défend que je te voye?
Ne m'est-il donc rendu que pour mieux m'affliger?

NARBAS.

Ne le connoissant pas, vous alliez l'égorger;
Et si son arrivée est ici découverte,
En le reconnoissant, vous assurez sa perte.
Malgré la voix du sang, feignez, dissimulez;
Le crime est sur le trône; on vous poursuit; tremblez.

SCENE V.

MEROPE, EURICLE'S, NARBAS, ISMENIE.

EURICLE'S.

Ah! Madame, le Roi commande qu'on saisisse.

MEROPE.

Qui?

EURICLE'S.

Ce jeune étranger qu'on destine au suplice.

MEROPE.

Eh bien! Cet étranger, c'est mon fils, c'est mon sang.
Narbas, on va plonger le couteau dans son flanc!
Courons tous.

NARBAS.

Demeurez.

ME'ROPE.

C'est mon fils qu'on entraine.
Pourquoi? Quelle entreprise exécrable & soudaine!
Pourquoi m'ôter Egiste?

EURICLE'S.

Avant de vous venger ;
Polifonte, dit-il, prétend l'interroger.

ME'ROPE.

L'interroger ! Qui ? Lui Sçait-il quelle est sa mere ?

EURICLE'S.

Nul ne soupçonne encor ce terrible mystére.

MÉROPE.

Courons à Polifonte ; implorons son apui.

NARBAS.

N'implorez que les Dieux, & ne craignez que lui.

EURICLE'S.

Si les droits de ce fils font au Roi quelque ombrage ;
De son salut au moins, votre himen est le gage.
Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,
Votre fils aux autels va devenir le sien ;
Et dût sa politique en être encor jalouse,
Il faut qu'il serve Egiste alors qu'il vous épouse.

NARBAS.

Il vous épouse ! Lui ? Quel coup de foudre ! O Ciel !

ME'ROPE.

C'est mourir trop long-tems dans ce trouble cruel.
Je vais.

NARBAS.

Vous n'irez point, ô mere déplorable !
Vous n'accomplirez point cet himen exécrable.

EURICLE'S.

Narbas, elle est forcée à lui donner la main.
Il peut venger Cresfonte.

NARBAS.

Il en est l'assassin.

ME'ROPE.

Lui ? Ce traître !

NARBAS.

Oui, lui-même : oui, ses mains sanguinaires
Ont égorgé d'Egiste, & le pere & les freres.
Je l'ai vû sur mon Roi, j'ai vû porter les coups ;
Je l'ai vû tout couvert du sang de votre époux.

ME'ROPE.

Ah Dieux !

NARBAS.

J'ai vû ce monstre entouré de victimes :
Je l'ai vû contre vous accumuler les crimes.
Il déguisa sa rage à force de forfaits ;
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce Palais.
Il y porta la flamme, & parmi le carnage,
Parmi les traits, les feux, le trouble, le pillage,
Teint du sang de vos fils, mais des brigands vainqueur,
Assassin de son Prince, il parut son vengeur.
D'ennemis, de mourans, vous étiez entourée :
Et moi perçant à peine une foule égarée,
J'emportai votre fils, dans mes bras languissans :
Les Dieux ont pris pitié de ses jours innocens :
Je l'ai conduit seize ans, de retraite en retraite :
J'ai pris pour me cacher le nom de Policlete ;
Et losqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,
Polifonte est son maître & devient votre Epoux !

ME'ROPE.

Ah ! tout mon sang se glace à ce récit horrible.

EURICLE'S

On vient : c'est Polifonte.

ME'ROPE.

O Dieux ! est-il possible ?

(*à Narbas.*)

Va, dérobe sur-tout ta vûë à sa fureur.

NARBAS.

Hélas ! si votre fils est cher à votre cœur,
Avec son assassin, dissimulez, Madame.

EURICLE'S.

Renfermons ce secret dans le fond de notre ame.
Un seul mot peut le perdre.

ME'ROPE, *à Euriclès.*

Ah ! Cours, & que tes yeux
Veillent sur ce dépôt si cher, si précieux.

EURICLE'S.

N'en doutez point.

MÉROPE.

Hélas! J'espere en ta prudence:
C'est mon fils, c'est ton Roi. Dieux! Ce monstre s'avance.

SCENE VI.

MÉROPE, POLIFONTE, EROX, ISMENIE, SUITE.

POLIFONTE.

Le trône vous attend, & les autels sont prêts;
L'himen, qui va nous joindre, unit nos intérêts.
Comme Roi, comme époux, le devoir me commande
Que je venge le meurtre, & que je vous défende.
Deux complices, déja par mon ordre saisis,
Vont payer, de leur sang, le sang de votre fils;
Mais, malgré tous mes soins, votre lente vengeance
A bien mal secondé ma prompte vigilance,
J'avois à votre bras remis cet assassin;
Vous-même, disiez-vous, deviez percer son sein.

MÉROPE.

Plût aux Dieux que mon bras fût le vengeur du crime!

POLIFONTE.

C'est le devoir des Rois, c'est le soin qui m'anime.

MÉROPE.

Vous?

POLIFONTE.

Pourquoi donc, Madame, avez-vous différé?
Votre amour pour un fils seroit-il alteré?

MÉROPE.

Puissent ses ennemis périr dans les supplices;
Mais si ce meurtrier, Seigneur, a des complices!...
Si je pouvois par lui reconnoître le bras,
Le bras, dont mon époux a reçû le trépas...
Ceux, dont la rage impie a massacré le pere,
Poursuivront à jamais, & le fils, & la mere.
Si l'on pouvoit....

POLIFONTE.

C'eſt là ce que je veux ſçavoir ;
Et déja le coupable eſt mis en mon pouvoir.

MÉROPE *effrayée.*

Il eſt entre vos mains ?

POLIFONTE.

Oui, Madame ; & j'eſpere
Percer, en lui parlant, ce ténébreux miſtere.

MÉROPE.

Ah, barbare ! . . . A moi ſeule il faut qu'il ſoit remis.
Rendez-moi . . . . Vous ſçavez que vous l'avez promis,
(à part.)
O mon ſang ! O mon fils ! Quel ſort on vous prépare !
(à Polifonte.)
Seigneur, ayez pitié . . . .

POLIFONTE.

Quel tranſport vous égare !
Il mourra.

MÉROPE.

Lui ?

POLIFONTE.

Sa mort pourra vous conſoler.

MÉROPE.

Ah ! Je veux à l'inſtant le voir & lui parler.

POLIFONTE.

Ce mêlange inouï d'horreur & de tendreſſe,
Ces tranſports dont votre ame à peine eſt la maîtreſſe,
Ces diſcours commencés, ce viſage interdit,
Pourroient, de quelque ombrage, alarmer mon eſprit :
Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte ?
D'un déplaiſir nouveau votre ame ſemble atteinte.
Qu'a donc dit ce vieillard que l'on vient d'amener,
Pourquoi fuit-il mes yeux ? Que dois-je en ſupçonner ?
Quel eſt-il ?

MÉROPE.

A ! Seigneur, à peine ſur le trône,
La crainte, le ſoupçon déja vous environne ?

POLIFONTE.

Partagez donc ce trône ; &, sûr de mon bonheur,
Je verrai les soupçons exilés de mon cœur.
L'autel attend déja Mérope & Polifonte.

MÉROPE, *en pleurant.*

Les Dieux vous ont donné le trône de Cresfonte ;
Il y manquoit sa femme, & ce comble d'horreur,
Ce crime épouvantable.

ISMENIE.

Eh, Madame !

MÉROPE.

Ah ! Seigneur,
Pardonnez ... vous voyez une mere éperdue.
Les Dieux m'ont tout ravi, les Dieux m'ont confondue.
Pardonnez... De mon fils rendez-moi l'assassin.

POLIFONTE.

Tout son sang, s'il le faut, va couler sous ma main.
Venez, Madame.

MÉROPE.

O Dieux ! Dans l'horreur qui me presse,
Secourez une mere, & cachez sa foiblesse.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLIFONTE, EROX.

POLIFONTE.

A Ses emportemens, je croirois qu'à la fin,
Elle a de son époux, reconnu l'assassin :
Je croirois que ses yeux ont éclairé l'abîme,

Où dans l'impunité s'étoit caché mon crime.
Son cœur avec effroi se refuse à mes vœux
Mais ce n'est pas son cœur, c'est sa main que je veux.
Qu'elle écoute à son gré son impuissante haine:
Au char de ma fortune il est tems qu'on l'enchaîne.
Mais vous au meurtrier vous venez de parler ?
Que pensez-vous de lui ?

EROX.

Rien ne peut le troubler.
Simple dans ses discours, mais ferme, invariable,
La mort ne fléchit point cette ame impénétrable.
J'en suis frappé, Seigneur, & je n'attendois pas
Un courage aussi grand dans un rang aussi bas.
J'avouerai qu'en secret moi-même je l'admire.

POLIFONTE.

Quel est-il, en un mot ?

EROX.

Ce que j'ose vous dire,
C'est qu'il n'est point sans doute un de ces assassins
Disposés en secret pour servir vos desseins.

POLIFONTE.

Pouvez-vous en parler avec tant d'assurance ?
Leur conducteur n'est plus. Ma juste défiance
A pris soin d'effacer dans son sang dangereux,
De ce secret d'Etat les vestiges honteux ;
Mais ce jeune inconnu me tourmente & m'attriste.
Me répondrez-vous bien qu'il m'ait défait d'Egiste ?
Croirai-je que toujours soigneux de m'obéir,
Le sort jusqu'à ce point m'ait voulu prévenir !

EROX.

Mérope, dans les pleurs mourant désespérée
Est de votre bonheur une preuve assurée ;
Et tout ce que je voi le confirme en effet :
Plus fort que tous nos soins, le hazard a tout fait.

POLIFONTE.

Le hazard va souvent plus loin que la prudence.
Mais j'ai trop d'ennemis & trop d'expérience
Pour laisser le hazard arbitre de mon sort.
Quel que soit l'Etranger il faut hâter sa mort ;

Sa mort ſera le prix de cet himen auguſte;
Elle affermit mon trône : il ſuffit, elle eſt juſte :
Le peuple, ſous mes loix, pour jamais engagé,
Croira ſon Prince mort, & le croira vengé.
Mais, répondez : Quel eſt ce Vieillard téméraire
Qu'on dérobe à ma vûë avec tant de myſtere ?
Mérope alloit verſer le ſang de l'aſſaſſin :
Ce Vieillard, dîtes-vous, a retenu ſa main.
Que vouloit-il.

EROX.

Seigneur, chargé de ſa miſere,
De ce jeune étranger ce Vieillard eſt le pere :
Il venoit implorer la grace de ſon fils.

POLIFONTE.

Sa grace ! Devant moi je veux qu'il ſoit admis.
Ce Vieillard me trahit, crois-moi, puiſqu'il ſe cache :
Ce ſecret m'importune ; il faut que je l'arrache.
Le meurtrier, ſur-tout, excite mes ſoupçons.
Pourquoi, par quel caprice, & par quelles raiſons,
La Reine qui tantôt preſſoit tant ſon ſupplice,
N'oſe-t'elle achever ce juſte ſacrifice ?
La pitié paroiſſoit adoucir ſes fureurs ;
Sa joie éclatoit même à travers ſes douleurs.

EROX.

Qu'importe ſa pitié, ſa joie, & ſa vengeance ?

POLIFONTE.

Tout m'importe, & de tout je ſuis en défiance.
Elle vient : qu'on m'amene ici cet étranger.

SCENE II.

POLIFONTE, EROX, EGISTE, EURICLES, MÉROPE, ISMENIE, GARDES.

MEROPE.

Rempliſſez vos ſermens, ſongez à me venger ;
Qu'à mes mains à moi ſeule on laiſſe la victime.

POLIFONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous. Baignez-vous au sang du criminel ;
Et sur son corps sanglant je vous mene à l'Autel.

MÉROPE.

Ah, Dieux !

EGISTE *à Polifonte.*

Tu vends mon sang à l'himen de la Reine ;
Ma vie est peu de chose & je mourrai sans peine :
Mais je suis malheureux, innocent, étranger ;
Si le Ciel t'a fait Roi, c'est pour me protéger.
J'ai tué justement un injuste adversaire.
Mérope veut ma mort, je l'excuse, elle est mere ;
Je bénirai ses coups, prêts à tomber sur moi,
Et je n'accuse ici qu'un tyran tel que toi.

POLIFONTE.

Malheureux, oses-tu, dans ta rage insolente ?

MÉ'ROPE.

Eh ! Seigneur, excusez sa jeunesse imprudente :
Elevé loin des cours, & nourri dans les bois,
Il ne sçait pas encor ce qu'on doit à des Rois.

POLIFONTE.

Qu'entends-je ! Quel discours, Quelle surprise extrême !
Vous, le justifier ?

MÉ'ROPE.

Qui, moi, Seigneur ?

POLIFONTE.

Vous-même.

De cet égarement sortirez-vous enfin ?
De votre fils, Madame, est-ce ici l'assassin ?

MÉ'ROPE.

Mon fils, de tant de Rois le déplorable reste,
Mon fils enveloppé dans un piége funeste,
Sous les coups d'un barbare . . . .

ISMENIE.

O Ciel ? que faites-vous ?

POLIFONTE.

Quoi ! Vos regards sur lui se tournent sans courroux ?
Vous tremblez à sa vûe, & vos yeux s'attendrissent ?

Vous

Voulez vous me cacher les pleurs qui les remplissent ?

MÉROPE.

Je ne les cache point; ils paroissent assez :
La cause en est trop juste ; & vous la connoissez.

POLIFONTE.

Pour en tarir la source il est tems qu'il expire.
Qu'on l'immole, soldats.

ME'ROPE. *s'avançant.*

Cruels ! Qu'osez-vous dire ?

EGISTE.

Quoi ! De pitié pour moi, tous vos sens sont saisis !

POLIFONTE.

Qu'il meure.

ME'ROPE.

Il est....

POLIFONTE.

Frappez.

MEROPE, *se jettant entre Egiste & les soldats.*

Barbare ! Il est mon fils.

EGISTE.

Moi ! Votre fils ?

MEROPE, *en l'embrassant.*

Tu l'es ; & ce ciel que j'atteste,
Ce ciel qui t'a formé dans un sein si funeste,
Et qui trop tard, hélas ! a dessillé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

EGISTE.

Quel miracle, grands Dieux ! que je ne puis comprendre.

POLIFONTE.

Une telle imposture a de quoi me surprendre.
Vous, sa mere ? Qui, vous, qui demandiez sa mort ?

EGISTE.

Ah ! si je meurs son fils je rends grace à mon sort.

MÉROPE.

Je suis sa mere. Hélas ! mon amour m'a trahie ;
Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie :
Tu tiens le fils des Dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Cresfonte, & ton maître, & ton Roi.
Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture ;

Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature.
Ton cœur nourri de sang n'en peut être frappé.
Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

POLIFONTE.

Que prétendez-vous dire, & sur quelles alarmes?

EGISTE.

Va! je me croi son fils; mes preuves sont ses larmes,
Mes sentimens, mon cœur par la gloire animé,
Mon bras qui t'eût puni s'il n'étoit désarmé.

POLIFONTE.

Ta rage auparavant sera seule punie.
C'est trop.

MEROPE. *se jettant à ses genoux.*

Commencez donc par m'arracher la vie:
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés.
Que vous faut-il de plus? Mérope est à vos pieds:
Mérope les embrasse, & craint votre colere.
A cet effort affreux jugez si je suis mere:
Jugez de mes tourmens: Ma détestable erreur,
Ce matin de mon fils alloit percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire,
Cruel! Vous qui vouliez lui tenir lieu de pere,
Qui deviez protéger ses jours infortunés;
Le voilà devant vous, & vous l'assassinez?
Son pere est mort, hélas! par un crime funeste.
Sauvez le fils, je puis oublier tout le reste;
Sauvez le sang des Dieux & de vos souverains:
Il est seul, sans défense, il est entre vos mains.
Qu'il vive, & c'est assez. Heureuse en mes miséres,
Lui seul il me rendra mon époux, & ses freres.
Vous voyez avec moi ses ayeux à genoux,
Votre Roi dans les fers.

EGISTE.

O Reine, levez-vous,
Et daignez me prouver que Cresfonte est mon pere,
En cessant d'avilir & sa veuve, & ma mere.
Je sçai peu de mes droits quelle est la dignité;
Mais le Ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec un cœur trop haut, pour qu'un tyran l'abaisse.

De mon premier état j'ai bravé la bassesse,
Et mes yeux du présent ne sont point éblouis.
Je me sens né des Rois, je me sens votre fils.
Hercule ainsi que moi commença sa carriere;
Il sentit l'infortune en ouvrant la paupiere;
Et les Dieux l'ont conduit à l'immortalité
Pour avoir comme moi vaincu l'adversité.
S'il m'a transmis son sang, j'en aurai le courage.
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Cessez de le prier, cessez de démentir
Le sang des demi Dieux dont on me fait sortir.

POLIFONTE *à Mérope.*

Eh bien, il faut ici nous expliquer sans feinte.
Je prens part aux douleurs, dont vous êtes atteinte.
Son courage me plaît; je l'estime, & je crois
Qu'il mérite en effet d'être du sang des Rois.
Mais une vérité d'une telle importance,
N'est pas de ces secrets qu'on croit sans évidence.
Je le prens sous ma garde; il m'est déja remis;
Et s'il est né de vous, je l'adopte pour fils.

EGISTE.

Vous m'adopter?

MÉROPE.

Hélas!

POLIFONTE.

Réglez sa destinée.
~~Vous achetiez sa mort avec mon himenée.~~
La vengeance à ce point a pû vous captiver.
L'amour sera-t'il moins, quand il faut le sauver?

ME'ROPE.

Quoi, Barbare!

POLITFONTE.

Madame, il y va de sa vie.
Votre ame, en sa faveur, paroît trop attendrie,
Pour vouloir exposer à mes justes rigueurs,
Par d'imprudens refus, l'objet de tant de pleurs.

MEROPE.

Seigneur, que de son sort il soit du moins le maître.
Daignez.

POLIFONTE.

C'est votre fils, Madame, ou c'est un traître.
Je dois m'unir à vous pour lui servir d'appui,
Ou je dois me venger, & de vous, & de lui.
C'est à vous d'ordonner sa grace ou son supplice,
Vous êtes, en un mot, sa mere ou sa complice.
Choisissez; mais sçachez qu'au sortir de ces lieux,
Je ne vous en croirai qu'en présence des Dieux.
Vous, soldats, qu'on le garde; & vous, que l'on me suive.

(à Mérope.)

Je vous attens; voyez si vous voulez qu'il vive.
Déterminez d'un mot mon esprit incertain;
Confirmez sa naissance en me donnant la main.
Votre seule réponse, ou le sauve, ou l'opprime.
Voilà mon fils, Madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

MEROPE.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir;
Rendez-le à mon amour, à mon vain désespoir.

POLIFONTE.

Vous le verrez au temple.

EGISTE, *que les soldats emmenent.*

O Reine auguste & chere!
O vous que j'ose à peine encore nommer ma mere!
Ne faites rien d'indigne, & de vous, & de moi:
Si je suis votre fils, je sçai mourir en Roi.

SCENE III.

MEROPE *seule.*

Cruels, vous l'enlevez; en vain je vous implore:
Je ne l'ai donc revû que pour le perdre encore?
Pourquoi m'exauciez-vous, ô Dieu trop imploré?
Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant désiré?
Vous l'avez arraché d'une terre étrangere,
Victime reservée au bourreau de son pere.
Ah! Privez-moi de lui, cachez ses pas errans
Dans le fond des déserts, à l'abri des tyrans.

SCENE IV.

MÉROPE, NARBAS, EURICLE'S.

MEROPE.

SAis-tu l'excès d'horreur où je me vois livrée ?

NARBAS.

Je sçai que de mon Roi la perte est assuré;
Que déja, dans les fers, Egiste est retênu;
Qu'on observe mes pas.

MEROPE.

C'est moi qui l'ai perdu.

NARBAS.

Vous !

MEROPE.

J'ai tout revélé; mais, Narbas, quelle mere
Prête à perdre son fils, peut le voir & se taire ?
J'ai parlé; c'en est fait; & je dois désormais
Réparer ma foiblesse à force de forfaits.

NARBAS.

Quel forfait, dites-vous ?

SCENE V.

MEROPE, NARBAS, EURICLE'S, ISMENIE.

ISMENIE.

VOici l'heure, Madame,
Qu'il vous faut rassembler les forces de votre ame.
Un vain Peuple, qui vole après la nouveauté,
Attend votre himenée avec avidité.
Le tyran régle tout; il semble qu'il apprête
L'appareil du carnage, & non pas d'une fête.
Par l'or de ce tyran le Grand-Prêtre inspiré,

A fait parler le Dieu dans son temple adoré.
Au nom de vos ayeux & du Dieu qu'il atteste,
Il vient de déclarer cette union funeste.
Polifonte, dit-il, a reçû vos sermens;
Messéne en est témoin; les Dieux en sont garans.
Le Peuple a répondu par des cris d'allégresse;
Et ne soupçonnant pas le chagrin qui vous presse,
Il célébre à genoux cet hymen plein d'horreur.
Il bénit le tyran qui vous perce le cœur.

ME'ROPE.

Et mes malheurs encore font la publique joye!

NARBAS.

Pour sauver votre fils, quelle funeste voie!

MEROPE.

C'est un crime effroyable, & déja tu frémis.

NARBAS.

Mais c'en est un plus grand de perdre votre fils.

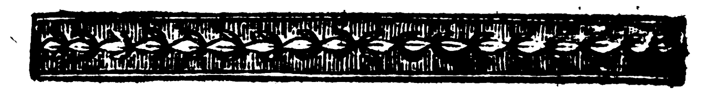
ME'ROPE.

Et bien le désespoir m'a rendu mon courage.
Courons tous vers le temple où m'attend mon outrage.
Montrons mon fils au peuple, & plaçons-le à leurs yeux,
Entre l'autel & moi, sous la garde des Dieux.
Il est né de leur sang, ils prendront sa défense;
Ils ont assez long-tems trahi son innocence.
De son lâche assassin je peindrai les fureurs;
L'horreur & la vengeance empliront tous les cœurs.
Tyrans, craignez les cris & les pleurs d'une mere.
On vient. Ah! Je frissonne. Ah! Tout me désespere.
On m'appelle, & mon fils est au bord du cercueil;
Le tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil.

(*Aux Sacrificateurs.*

Ministres rigoureux du monstre qui m'opprime,
Vous venez à l'autel entraîner la victime.
O vengeance! O tendresse! O nature! O devoir!
Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au désespoir!

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EGISTE, NARBAS, EURICLE'S.

NARBAS.

Le tyran nous retient au palais de la Reine;
Et notre destinée est encor incertaine.
Je tremble pour vous seul. Ah, mon Prince! Ah, mon fils!
Souffrez qu'un nom si doux me soit encor permis.
Ah! Vivez. D'un tyran désarmez la colere;
Conservez une tête, hélas! si nécessaire,
Si long-tems ménacée & qui m'a tant couté.

EURICLES.

Songez que pour vous seul abaissant sa fierté,
Mérope de ses pleurs daigne arroser encore
Les parricides mains d'un tyran qu'elle abhorre.

EGISTE.

D'un long étonnement à peine revenu,
Je croi renaître ici dans un monde inconnu.
Un nouveau sang m'anime, un nouveau jour m'éclaire.
Qui, moi, né de Mérope? Et Cresfonte est mon pere?
Son assassin triomphe; il commande, & je sers?
Je suis le sang d'Hercule, & je suis dans les fers?

NARBAS.

Plût aux Dieux qu'avec moi le petit-fils d'Alcide
Fût encore inconnu dans les champs de l'Elide!

EGISTE.

Eh, quoi! Tous les malheurs aux humains reservés,
Faut-il si jeune encor les avoir éprouvés?
Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,
Dès ma premiere aurore, ont assiégé ma vie;
De déserts en déserts, errant, persécuté,

J'ai langui dans l'opprobre & dans l'obscurité.
Le Ciel sçait cependant si parmi tant d'injures,
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.
Malgré l'ambition qui devoroit mon cœur,
J'embrassai les vertus qu'exigeoit mon malheur.
Je respectai, j'aimai jusqu'à votre misere;
Je n'aurois point aux Dieux demandé d'autre pere.
Ils m'en donnent un autre, & c'est pour m'outrager.
Je suis fils de Cresfonte, & ne puis le venger.
Je retrouve une mere, un tyran me l'arrache,
Un détestable hymen à ce monstre l'attache.
Je maudis dans vos bras le jour où je suis né:
Je maudis le secours que vous m'avez donné.
Ah, mon pere! Ah! Pourquoi d'une mere égarée,
Reteniez-vous tantôt la main désesperée!
Mes malheurs finissoient, mon sort étoit rempli.

MEROPE.

Ah! Vous êtes perdu: le tyran vient-ici.

SCENE II.

POLIFONTE, EGISTE, NARBAS, EURICLE'S, GARDES.

POLIFONTE.

* (*Ils s'éloignent un peu*)

Retirez-vous * & toi dont l'aveugle jeunesse
Inspire une pitié qu'on doit à la foiblesse:
Ton Roi veut bien encor, pour la derniere fois,
Permettre à tes destins de changer à ton choix.
Le présent, l'avenir, & jusqu'à ta naissance,
Tout ton être, en un mot, est dans ma dépendance.
Je puis, au plus haut rang, d'un seul mot t'élever;
Te laisser dans les fers, te perdre ou te sauver.

Elevé

Elevé loin des Cours, & ſans expérience ;
Laiſſe-moi gouverner ta farouche imprudence.
Crois-moi, n'affectes point dans ton ſort abattu,
Cet orgueil dangereux que tu prens pour vertu.
Si dans un rang obſcur le deſtin t'a fait naître,
Conforme à ton état, ſois humble avec ton maître :
Si le hazard heureux t'a fait naître d'un Roi,
Rends-toi digne de l'être en ſervant près de moi.
Une Reine en ces lieux te donne un grand exemple ;
Elle a ſubi mes loix, & marche vers le Temple.
Suis ſes pas & les miens : viens aux pieds de l'Autel,
Me jurer à genoux un hommage éternel.
Puiſque tu crains les Dieux, atteſte leur puiſſance ;
prens-les tous à témoin de ton obéïſſance.
La porte des grandeurs eſt ouverte pour toi.
Un refus te perdra : choiſis, & répons-moi.

EGISTE.

Tu me vois déſarmé ; comment puis-je répondre !
Tes diſcours, je l'avoüe, ont de quoi me confondre ;
Mais, rends-moi ſeulement ce glaive que tu crains ;
Ce fer que ta prudence écarte de mes mains :
Je répondrai pour lors, & tu pourras connoître,
Qui de nous deux, perfide, eſt l'eſclave ou le maître ;
Si c'eſt à Poliſonte à régler mes deſtins ;
Et ſi le fils des Rois punit les aſſaſſins.

POLIFONTE.

Foible & fier ennemi, ma bonté t'encourage :
Tu me crois aſſez grand pour oublier l'outrage,
Pour ne m'avilir pas juſqu'à punir en toi
Un eſclave inconnu qui s'attaque à ſon Roi.
Et bien, cette bonté qui s'indigne & ſe laſſe,
Te donne un ſeul moment pour obtenir ta grace.
Je t'attens aux Autels, & tu peux y venir.
Viens recevoir la mort, ou jurer d'obéïr.
Gardes, auprès de moi vous pourrez l'introduire ;
Qu'aucun autre ne ſorte & n'oſe le conduire.
Vous, Narbas, Euriclés, je le laiſſe en vos mains.
Tremblez, vous répondrez de ſes caprices vains.

Je connois votre haine, & j'en sçai l'impuissance ;
Mais, je me fie au moins à votre expérience.
Qu'il soit né de Mérope, ou qu'il soit votre fils,
D'un conseil imprudent sa mort sera le prix.

SCENE III.

EGISTE, NARBAS, EURICLE'S.

EGISTE.

AH ! je n'en recevrai que du sang qui m'anime.
Hercule, instruis mon bras à me venger du crime ;
Eclaire mon esprit du sein des Immortels :
Polifonte m'appelle au pied de tes autels ;
Et j'y cours.

NARBAS.

Ah ! mon Prince, êtes-vous las de vivre ?

EURICLE'S.

Dans ce péril, dumoins, si nous pouvions vous suivre !
Mais laissez-nous le tems d'éveiller un parti,
Qui, tout foible qu'il est, n'est point anéanti.
Souffrez.

EGISTE.

En d'autres tems mon courage tranquille,
Au frein de vos leçons seroit souple & docile :
Je vous croirois tout deux ; mais, dans un tel malheur,
Il ne faut consulter que le Ciel & son cœur.
Qui ne peut se resoudre, aux conseils s'abandonne ;
Mais le sang des Heros ne croit ici personne.
Le sort en est jetté, ... Ciel ! Q'est-ce que je voi ?
Mérope !

SCENE IV.

MEROPE, EGISTE, SUITE.

ME'ROPE.

LE tyran m'ose envoyer vers toi ;
Ne crois pas que je vive après cette himenée :
Mais cette honte horrible où je suis entraînée,
Je la subis pour toi, je me fais cet effort ;
Fais-toi celui de vivre, & commande à ton sort.
Cher objet des terreurs dont mon ame est atteinte ;
Toi pour qui je connois & la honte & la crainte ;
Fils des Rois & des Dieux, mon fils, il faut servir.
Pour sçavoir se venger, il faut sçavoir souffrir.
Je sens que ma foiblesse, & t'indigne & t'outrage ;
Je t'en aime encore plus & je crains davantage.
Mon fils . . . .

EGISTE.

Osez me suivre.

MEROPE.

Arrête. Que fais-tu ?
Dieux ! Je me plains à vous de son trop de vertu.

EGISTE.

Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon pere ?
Entendez-vous sa voix ? Etes-vous Reine & mere ?
Si vous l'êtes, venez.

MEROPE.

Il semble que le Ciel
T'éléve en ce moment au-dessus d'un mortel.
Je respecte mon sang, je vois le sang d'Alcide :
Ah ! parle ; remplis-moi de ce Dieu qui te guide.
Il te presse, il t'inspire. O mon fils ! mon cher fils !
Acheve, & rends la force à mes foibles esprits.

EGISTE.

Auriez-vous des amis dans ce temple funeste ?

MEROPE.

J'en eus quand j'étois Reine; & le peu qui m'en reſte,
Sous un joug étranger baiſſe un front abattu;
Le poids de mes malheurs accable leur vertu.
Poliſonte eſt haï, mais c'eſt lui qu'on couronne:
On m'aime, & l'on me fuit.

EGISTE.

Quoi! tout vous abadonne?
Ce monſtre eſt à l'autel?

MEROPE.

Il m'attend.

EGISTE.

Ses ſoldats,
A cet autel horrible accompagnent ſes pas?

ME'ROPE.

Non: la porte eſt livrée à leur troupe cruelle;
Il eſt environné de la foule infidelle,
Des mêmes courtiſans que j'ai vûs autrefois
S'empreſſer à ma ſuite, & ramper ſous mes loix.
Et moi de tous les ſiens à l'autel entourée,
De ces lieux à toi ſeul je peux ouvrir l'entrée.

EGISTE.

Seul je vous y ſuivrai; j'y trouverai des Dieux
Qui puniſſent le meurtre, & qui ſont mes ayeux.

ME'ROPE.

Ils t'ont trahi quinze ans.

EGISTE.

Ils m'éprouvoient ſans doute.

MEROPE.

Eh, quel eſt ton deſſein?

EGISTE.

Marchons, quoiqu'il en coûte.
Adieu, triſtes amis; vous connoîtrez du moins,
Que le fils de Mérope a mérité vos ſoins.

(à Narbas en l'embraſſant.)

Tu ne rougiras point, crois-moi, de ton ouvrage;
Au ſang qui m'a formé tu rendras témoignage.

SCENE V.

NARBAS, EURICLE'S.

NARBAS.

Que va-t'il faire ? Hélas ! Tous mes ſoins ſont trahis.
Les habiles tyrans ne ſont jamais punis.
J'eſpérois que du tems la main tardive & ſûre,
Juſtifieroit les Dieux, en vengeant leur injure;
Qu'Egiſte reprendroit ſon Empire uſurpé ;
Mais le crime l'emporte, & je meurs détrompé.
Egiſte va ſe perdre à force de courage ;
Il déſobéïra ; la mort eſt ſon partage.

EURICLÉS.

Entendez-vous ces cris dans les airs élancés ?

NARBAS.

C'eſt le ſignal du crime.

EURICLE'S.

Ecoutons.

NARBAS.

Frémiſſez.

EURICLE'S.

Sans doute qu'au moment d'épouſer Polifonte,
La Reine en expirant a prévenu ſa honte.
Tel étoit ſon deſſein dans ſon mortel ennui.

NARBAS.

Ah ! Son fils n'eſt donc plus. Elle eût vêcu pour lui.

EURICE'S.

Le bruit croît, il redouble, il vient comme un tonnerre,
Qui s'approche en grondant, & qui fond ſur la terre.

NARBAS.

J'entens de tous côtés les cris des combattans ;
Les ſons de la trompette, & les voix des mourans.
Du Palais de Mérope on enfonce la porte.

EURICLE'S.

Ah ! ne voyez-vous pas cette cruelle escorte,
Qui court, qui se dissipe, & qui va loin de nous ?

NARBAS.

Va-t'elle du tyran servir l'affreux courroux ?

EURICLE'S.

Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre,
On se mêle, on combat.

NARBAS.

Quel sang va-t'on répandre ?
De Mérope & du Roi le nom remplit les airs.

EURICLE'S.

Graces aux Immortels, les chemins sont ouverts.
Allons voir à l'instant s'il faut mourir ou vivre. *(Il sort.*

NARBAS.

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous suivre ?
O Dieux ! Rendez la force à ces bras énervés,
Pour le sang de mes Rois autrefois éprouvés :
Que je donne du moins les restes de ma vie.
Hâtons-nous.

SCENE VI.

NARBAS, ISMENIE, PEUPLE.

NARBAS.

Quel spectacle ! Est-ce vous, Ismenie ?
Sanglante, inanimée, est-ce vous que je vois ?

ISMENIE

Ah ! Laissez-moi reprendre, & la vie & la voix.

NARBAS.

Mon fils est-il vivant ? Que devient notre Reine ?

ISMENIE

De mon saisissement je reviens avec peine ;
Par les flots de ce peuple, entraînée en ces lieux . . .

NARBAS

Que fait Egiste ?

ISMENIE.

Il est .... le digne fils des Dieux.
Egiste ! Il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible,
N'a d'un exploit si rare étonné les humains.

NARBAS.

O mon fils ! O mon Roi, qu'ont élevé mes mains !

ISMENIE.

La victime étoit prête, & de fleurs couronnée ;
L'autel éteinceloit des flambeaux d'himenée ;
Polifonte, l'œil fixe, & d'un front inhumain,
Présentoit à Mérope une odieuse main ;
Le Prêtre prononçoit les paroles sacrées,
Et la Reine, au milieu des femmes éplorées,
S'avançant tristement, tremblante entre mes bras ;
Au lieu de l'himenée, invoquoit le trépas :
Le peuple observoit tout dans un profond silence :
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un Héros, semblable aux Immortels :
Il court, c'étoit Egiste, il s'élance aux autels ;
Il monte, il y saisit d'une main assurée,
Pour les Fêtes des Dieux, la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts ; je l'ai vû de mes yeux ;
Je l'ai vû qui frappoit ce monstre audacieux.
Meurs, tyran, disoit-il. Dieux, prenez vos victimes.
Erox, qui de son Maître a servi tous les crimes,
Erox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Leve une main hardie & pense le venger.
Egiste se retourne enflammé de furie ;
A côté de son Maître il le jette sans vie.
Le tyran se releve, il blesse le Héros ;
De leur sang confondu j'ai vû couler les flots.
Déjà la Garde accourt avec des cris de rage.
Sa mere ... Ah ! que l'amour inspire de courage !
Quel transport animoit ses efforts & ses pas !
Sa mere .... Elle s'élance au milieu des soldats.
C'est mon fils ; arrêtez, cessez, troupe inhumaine ;

C'eſt mon fils ; déchirez ſa mere, & votre Reine ;
Ce ſein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté.
A ces cris douloureux le peuple eſt agité.
Un gros de nos amis que ſon danger excite,
Entre elle & ſes ſoldats vole & ſe précipite.
Vous euſſiez vû ſoudain les autels renverſés ;
Dans des ruiſſeaux de ſang leurs débris diſperſés ;
Les enfans écraſés dans les bras de leur mere ;
Les fréres méconnus immolés par leurs freres ;
Soldats, prêtres, amis, l'un ſur l'autre expirans ;
On marche, on eſt porté ſur les corps des mourans ;
On veut fuir ; on revient ; & la foule preſſée,
D'un bout du temple à l'autre eſt vingt fois repouſſée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, & dérobe Egiſte & la Reine à mes yeux.
Parmi les combattans je vole enſanglantée :
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie : il eſt mort, il tombe, il eſt vainqueur.
Je cours, je me conſume, & le peuple m'entraîne,
Me jette en ce Palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourans, des morts & des debris.
Venez, ſuivez mes pas, joignez-vous à mes cris ;
Venez, j'ignore encor ſi la Reine eſt ſauvée ;
Si de ſon digne fils la vie eſt conſervée ;
Si le tyran n'eſt plus : le trouble, la terreur,
Tout ce déſordre horrible eſt encor dans mon cœur.

NARBAS.

Arbitre des humains, Divine Providence,
Acheve ton ouvrage, & ſoutiens l'innocence,
A nos malheurs paſſés meſure tes bienfaits.
O Ciel! conſerve Egiſte, & que je meure en paix.
Ah ! parmi ces ſoldats ne vois-je point la Reine ?

SCENE VII.

MEROPE, ISMENIE, NARBAS, PEUPLE, SOLDATS.

(On voit dans le fond du Théâtre le corps de Polifonte couvert d'une robe sanglante.)

MEROPE.

Guerriers, prêtres, amis, citoyens de Messene,
Au nom des Dieux vengeurs, Peuples, écoutez-moi.
Je vous le jure encore, Egiste est votre Roi:
Il a puni le crime, il a vengé son pere.
Celui que vous voyez traîné sur la poussiere,
C'est un monstre ennemi des Dieux & des humains.
Dans le sein de Cresfonte il enfonça ses mains.
Cresfonte mon époux, mon appui, votre maître;
Mes deux fils sont tombés sous les coups de ce traître.
Il opprimoit Messene, il usurpoit mon rang;
Il m'offroit une main fumante de mon sang.
(en courant vers Egiste, qui arrive la hache à la main.)
Celui que vous voyez, vainqueur de Polifonte,
C'est le fils de vos Rois, c'est le sang de Cresfonte,
C'est le mien, c'est le seul qui reste à ma douleur.
Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur?
Regardez ce vieillard, c'est lui dont la prudence,
Aux mains de Polifonte arracha son enfance.
Les Dieux ont fait le reste.

NARBAS.

Oui, j'atteste ces Dieux,
Que c'est là votre Roi qui combattoit pour eux.

EGISTE.

Amis, pouvois-vous bien méconnoître une mere?
Un fils qu'elle défend, un fils qui venge un pere?
Un Roi vengeur du crime?

MEROPE.

Et si vous en doutez ;
Reconnoissez mon fils aux coups qu'il a portés,
A votre délivrance, à son ame intrépide.
Eh ! Quel autre jamais qu'un descendant d'Alcide,
Nourri dans la misere, à peine en son printems,
Eût pû venger Messene, & punir les tyrans ?
Il soutiendra son peuple, il vengera la terre.
Ecoutez : le Ciel parle, entendez son tonnerre :
Sa voix qui se déclare & se joint à mes cris,
Sa voix rend témoignage & dit qu'il est mon fils.

SCENE DERNIERE.

MEROPE, EGISTE, ISMENIE, NARBAS, EURICLE'S, PEUPLE.

EURICLE'S.

Ah, Montrez-vous, Madame, à la Ville calmée ;
Du retour de son Roi, la nouvelle semée,
Volant de bouche en bouche, a changé les esprits.
Nos amis ont parlé, les cœurs sont attendris.
Le peuple impatient verse des pleurs de joye ;
Il adore le Roi que le Ciel lui renvoye ;
Il bénit votre fils, il bénit votre amour ;
Il consacre à jamais ce redoutable jour.
Chacun veut contempler son auguste visage ;
On veut revoir Narbas : on veut vous rendre hommage.
Le nom de Polifonte est par tout abhorré.
Celui de votre fils, le votre, est adoré.
O Roi ! venez jouir du prix de la victoire :
Ce prix est notre amour ; il vaut mieux que la gloire.

E'GISTE.

Elle n'est point à moi ; cette gloire est aux Dieux.
Ainsi que le bonheur, la vertu nous vient d'eux.
Allons monter au trône, en y plaçant ma mere ;
Et vous, mon cher Narbas, soyez toujours mon pere.

FIN.

